

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André Z'GRAGGEN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 251-253

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Vous dire toutes les difficultés, ennuis et insomnies qui assaillent un chroniqueur, nouveau dans le métier, serait impossible. De tout cet état voisin de la transe mystique ou de l'angoisse existentialiste, il se dégage quand même ceci : il faut examiner, épier, questionner, écouter, faire parler et surtout observer sans relâche. Quelquefois, le résultat de tous ces stragèmes reste nul : ainsi je me suis en vain creusé la tête pour savoir où se trouvait Mariéthoz certain jeudi, à deux heures de l'après-midi. Malgré tous les bureaux d'informations, l'usage du pendule et les consultations des plus célèbres voyants et des plus habiles radiesthésistes, j'ai dû accepter de rester sur un échec. Ma rancœur ne fut heureusement pas de bien longue durée ; car, sitôt après, ma bonne fortune m'a fait découvrir la belle aventure que voici.

Au cours d'une claire matinée d'automne, trois joyeux compères, Kennel « deux N », Bilat et Crittin débarquaient à Monthey pour y chercher une roue de la fortune. Leurs affaires terminées, ils fêtèrent je ne sais quoi dans un café de la ville, bien résolu à ne proférer aucune parole, comme s'ils étaient plus muets que carpes dans l'eau. Imaginez la stupefaction et l'embarras de l'aimable sommelière devant leurs grands gestes mystérieux. Enfin, nos gars servis, tout s'est bien passé jusqu'au moment de payer. Crittin, qui est le plus libéral des trois, avec son plus bel accent de Chamoson, se hasarda à demander l'addition. Etrange métamorphose ! Nos trois gaillards, à ce que j'ai entendu dire, durent faire drôle figure et retrouvèrent l'usage de leur langue pour gémir sur leur fortune fortement entamée.

Il est de tradition que le mois d'octobre, entre plusieurs autres solennités, amène une très imposante fête des Missions. Celle-ci, extérieurement du moins, n'aurait rien d'extraordinaire : prière plus fervente et pensée émue aux ouvriers qui travaillent à la diffusion de l'Évangile dans les pays lointains. Mais à ce programme tout intérieur, Rhétorique apporte sa joyeuse et pétulante collaboration afin de procurer aux élèves du Collège un dimanche un peu moins monotone et un peu moins gris. Geste très charitable, n'en doutez pas, mais qui met à dure épreuve nos bourses d'étudiants pourtant accoutumées aux surfaces planes plutôt qu'aux volumes. Un des « caractères particuliers » de cette fête, par je ne sais quelle bizarrerie du sort, c'est qu'on y fait grande consommation du généreux produit de nos coteaux. L'effet ordinaire, c'est qu'on voit la vie en rose avec une vivacité de pensée fort enviable ; n'a-t-on pas dit avec raison :

« Qui de ce vin boit, en lui les dieux voit. »

Seulement, lorsque disparaît l'illumination, on continue de rêver aux vignes du Seigneur et l'on s'abandonne à une douce euphorie. Ce fut, les jours suivants, le cas des deux Rhétoriques ; et si je vous disais que Jolidon lui-même n'a pu résister, vous jugeriez par là de l'étendue du désastre.

Mais n'allez pas croire qu'il fut impossible de trouver également d'impassibles philosophes à qui cette illumination n'ait eu l'heur de plaire. Témoin Curty, qui s'est découvert des aptitudes à philosopher comme jamais encore depuis son entrée en classe de Philosophie. Dame ! ce n'est pas rien quand on porte la barbe et le manteau. Ses camarades avaient beau l'exhorter à jouir des douceurs de sa couche parfumée, son surveillant avait beau y ajouter tout ce que la Persuasion pouvait lui inspirer de plus éloquent, notre ami voulait philosopher, philosopher, philosopher...

J'oubliais de relater que ce même dimanche, Cottier, « aux souliers grinççants », partit pour Bex, missionnaire de son cœur et de ses sentiments les plus chaleureux. Quelle ardente ferveur ! Ce qui ne l'empêcha pas de faire encore une bonne tournée à St-Maurice. L'externat a du charme, n'est-ce pas ?

A peine les flonflons diminuaient-ils que d'autres recommençaient, signes avant-coureurs de la promenade aux châtaignes au cours de laquelle la fanfare épuise tout son répertoire. Musique en tête, Collège en queue, tous s'en allèrent en Cries, comme le veut la coutume. Hélas ! les échos, cette fois, n'ont pas été bien favorables au malheureux chroniqueur absent de ces réjouissances. Si le proverbe est vrai qui dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, il faut conclure que la sortie fut parfaitement réussie et que cette journée mérite d'être marquée d'un caillou blanc. Le lendemain, l'Aganua eut sa kneippe à Massongex, sous la conduite d'un distingué président, grand jeune homme blond aux yeux bleus, non « bruns » : on discuta beaucoup et on but mieux encore.

Toutes les classes ne se passent pas en monotones exercices sans rapport bien déterminé avec notre vie et les aspirations de nos cœurs. Ainsi le lundi 27 octobre nous a valu un récital de poésie d'une haute tenue littéraire et d'un art consommé. Félicitons vivement M. Yves Tarlet, de la Comédie Française, qui a su se faire l'interprète si délicat, si humain et si varié de poètes et d'écrivains français du XVII^e et du XIX^e siècle. Les heures s'écoulaient trop rapides sous le charme de cette musique et de ces incantations ; et comme l'on se prend à regretter que nos cours ne réussissent pas toujours assez à créer l'ambiance poétique favorable aux contacts profonds et à libérer en nous la source de poésie qui sommeille. De son côté, Monsieur le Recteur nous a charmés par un entracte impromptu qui a mis fin un peu brusquement à l'inconsciente turbulence de nos cadets. Dans la soirée, le même artiste, complétant son programme, nous introduisait dans l'angoisse des écrivains modernes,

si déchirante par le désarroi et les incertitudes de leurs positions, si désespérée qu'elle nous faisait pour ainsi dire pressentir le vide immense qu'a creusé chez eux l'absence de Dieu.

Mais il n'y a pas que la poésie ; les problèmes contemporains demandent aussi à être envisagés par les plus anciens d'entre nous. Pour les éclairer sur une question qui passionne aujourd'hui les esprits, M. Victor Dupuis, avocat à Martigny, vint parler au Lycée du fédéralisme européen : grand merci au distingué conférencier.

Et voici maintenant en vrac tout un lot de nouvelles brèves : Le service de chauffage de notre établissement modèle commence à distribuer généreusement la chaleur : bienheureux qui s'en est aperçu ! Une aubade fut donnée dans les corridors de l'Abbaye en l'honneur de saint Max... et de ses illustres protégés ; un peu plus tard, ce fut le tour de saint Raphaël d'apporter son message de joie à M. Berra et à tous ses petits subordonnés. Mais le bouquet, c'est sans conteste ce phénomène pour le moins surnaturel auquel il nous a été donné d'assister. Vous savez qu'à cette saison les feuillages changent de couleur ; ce que vous ignorez, sans doute, c'est que l'eau à St-Maurice est sujette aux mêmes changements. Ce fut du moins le cas, il n'y a pas longtemps : sur une table bien garnie, comme le veut la tradition, quelle ne fut pas notre surprise de découvrir entre les plats d'argent une carafe d'eau couleur de safran ! Je vous laisse à penser si les commentaires, déductions et soupçons allèrent leur train.

On n'a pas assez parlé de « nos » C. F. F., dont on a fêté cette année le centenaire. Fâcheuse omission ! J'en profite pour leur témoigner toute ma gratitude ; et de concert avec moi, mes camarades d'Aigle sont unanimes à reconnaître la rapidité et le confort de nos trains, l'amabilité et le charmant accueil que nous témoignent les employés. Tandis que tel d'entre eux... Ces trains pourtant, les internes furent particulièrement heureux de les utiliser lors d'un congé vulgairement appelé trimestriel.

Et après trois jours où nous avons pu rétablir le contact avec nos morts et nos vivants, nous sommes revenus dans la grande maison, non pas pour reprendre nos cours, mais pour faire une cure de silence. Aussi il ne me reste plus qu'à me séparer de vous, chers lecteurs, et à prendre moi-même « la retraite ».

André Z'GRAGGEN, Rhét.